

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.2.45477

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

DANIEL ROCHE*

L'HOSPITALITÉ À L'ÉPOQUE MODERNE (XVI^e-XVIII^e SIÈCLES)

L'accueil ou le rejet, la capacité à attirer et à retenir, les possibilités d'entretien de la mobilité même, sont tous inséparables d'un contexte de traditions, d'un ensemble d'institutions qui relèvent de la possibilité de faire une histoire intellectuelle et sociale de l'hospitalité. Celle-ci entraîne derrière elle un cortège de notions juridiques, morales, administratives qui ne pèsent pas du même poids du XVI^e au XX^e siècles. Comme en d'autres domaines, l'invariant apparent ne doit pas masquer les différences et l'érosion lente de pratiques anciennes. Partir de l'«Encyclopédie» permet de faire le point vers 1750. Le chevalier de Jaucourt dans son article *Hospitalité* nous renvoie à la jurisprudence et à l'éthique. Ce familier du refuge huguenot et du voyage sait de quoi il parle. C'est le rejeton d'une famille protestante d'ancienne noblesse du comté de Bar-sur-Aube, montée à la Cour avec Henri IV. C'est l'héritier d'une tradition de carrière et de service, les armes, la cavalerie, la marine: sur dix générations, une seule carrière civile. C'est enfin au tout début du XVIII^e siècle, le représentant d'un lignage, les Jaucourt d'Espeville, alliés au Montginot enraciné par leur patrimoine en province et attaché à leur vie de château à Brinon que fréquente Dupont de Nemours. La famille ne s'est pas exilée après 1685, elle respecte les airs catholiques nécessaires, mais elle professe la foi calviniste autant qu'on pouvait le professer si on voulait rester à Paris vers 1740. Le chevalier né en 1704 rue Coq Héron, provincial de Paris, parisien de province, a devant lui deux frères, par conviction son père l'envoie faire des études à Genève chez son oncle et sa tante Caze-Montginot. Il a 8 ans, il va connaître, en terre étrangère mais de culture partagée, le goût d'une hospitalité familiale et familière à la noblesse. Il est inscrit en 1719 sous le nom de Louis de Neufville *Parisiensis* dans le livre du recteur de l'Académie de Genève, source incomparable pour connaître l'attraction sociale et intellectuelle de la capitale calviniste. En 1727, il gagne Londres et Cambridge où il reste dix-neuf mois et devient anglophile et républicain des Lettres. De là, il part à Leyde en 1728 où il étudie la médecine sous le grand Boerhave et dans un milieu cosmopolite. A Cambridge comme à Leyde, ce sont les maisons d'étudiants qui l'accueillent. Après un premier retour en France, un second voyage à Amsterdam où il croise Voltaire, le voilà fixé en France en 1738, le voilà stabilisé entre Paris, Chantome et Brinon. En 1750, il retourne en Hollande pour y imprimer son grand œuvre le «Lexicon Medicum Universale». Revenu en France, il expédie à son libraire hollandais le manuscrit qui n'arrivera jamais, perdu dans un naufrage. Neufville est devenu Jaucourt, le médecin devient polygraphe. Une expérience de cette force nourrit, on peut le pré-

* Conférence à l'Institut Historique Allemand le 6 décembre 2001.

sumer, tous les articles qui tournent autour des voyages et de la mobilité et que l'on retrouve dans les rubriques les plus diverses, 112 matières, 1057 entrées dont l'article *Hospitalité, voyage, Paris*, et 1053 autres¹. L'hospitalité donc: *Vertu d'une grande âme qui tient à tout l'Univers par les liens de l'Humanité. Les stoïciens la regardent comme un devoir inspiré par Dieu lui-même ... je définis cette vertu comme une libéralité exercée envers les étrangers surtout si on les reçoit dans sa maison: la juste mesure de cette espèce de bénéfice dépend de ce qui contribue le plus à la grande fin que les hommes doivent avoir pour but, savoir aux secours réciproques, à la fidélité au commerce dans les divers états, à la concorde, et aux devoirs des membres d'une même société civile. De tous les temps, les hommes ont eu dessein de voyager, de former des établissements, de connaître les pays et les mœurs des autres peuples; mais comme les premiers voyageurs ne trouvaient point de lieu de retraite dans tous les endroits où il arrivaient ils étaient obligés de prier les habitants de les recevoir et ils s'en trouvaient d'assez charitables pour leur donner un domicile, les soulager dans leur fatigue et leur fournir les diverses choses dont ils avaient besoin.*

Dans la vision encyclopédique, deux caractères comptent. L'hospitalité c'est d'abord la pratique d'une vertu privée, dont l'exercice est réponse aux besoins du voyage, situation transitoire, par une disposition de l'âme, une capacité de l'individu. La vertu est universelle, mais son partage ne l'est pas forcément, *ils s'en trouvaient* est restrictif. Ensuite, l'hospitalité qui relève de *l'histoire sacrée et profane, du droit naturel et de la morale qui doit s'étendre à tous les mortels*, concerne surtout une maison et son maître. Son modèle est la tente du nomade Abraham qui accueille trois voyageurs devant lesquels il se prosterne, leur offrit de l'eau pour laver leurs pieds, et du pain pour rétablir leurs forces; sa figure exemplaire c'est celle de Job qui s'écrie: *je n'ai point laissé les étrangers dans la rue et ma porte leur a toujours été ouverte*. L'histoire l'enseigne, l'Égypte, l'Éthiopie, la Perse, les anciens peuples d'Italie, tous pays qui malgré leur caractère sauvage ont laissé des exemples hospitaliers que notent les voyageurs. Les Grecs l'ont pratiqué et *c'est un beau trait de la vie d'Alexandre, que l'édit par lequel il déclare que les gens de bien de tous les pays étaient parents les uns des autres, et qu'il n'y avait que les méchants qui fussent exclus de cet honneur*. Les Romains surenchérisent en ce sens et *créent des lieux exprès pour domicilier les étrangers; ils nommèrent ces lieux hospitalia ou hospitia, parce qu'ils donnaient aux étrangers le nom de hospites ... Rien n'est plus beau disait Cicéron, que de voir les maisons des personnes illustres ouvertes à d'illustres hôtes et la république est intéressée à maintenir cette sorte de libéralité. Tacite rappelle que c'est un sacrilège pour les Germains de fermer sa porte à quelqu'homme que ce fut, connu ou inconnu. Celui qui a exercé l'hospitalité envers un étranger, ajoute-t-il, va lui montrer une autre maison*. Ainsi presque tous les peuples du monde ont exercé autrefois l'hospitalité, elle est parée de couleurs sacrées, elle relève du privé mais c'est un impératif collectif catégorique et qu'incarne déjà des institutions et des chaînes d'obligations et de recommandations. L'Orient et l'Occident l'ont en commun partagé et en partagent aussi des pratiques diverses d'un symbolisme accentué, l'accueil, le salut, la présentation, le repas, le pain, le vin, le sel, le lavement des pieds que Jésus reproche aux Pha-

1 J. HAECHELER, *L'Encyclopédie de Diderot et de Jaucourt, Essai biographique sur le chevalier de Jaucourt*, Paris 1995, p. 17-123.

risiens d'avoir négligé. L'hospitalité est festive, un exceptionnel ordinaire, qu'organise le rituel de la réception, l'ordre des questions sur le voyage et l'identité, l'échange des dons et des souvenirs les *Tessere*, que l'on retrouve dans les cabinets de curiosités du XVII^e et du XVIII^e siècle. C'est à cette époque une vertu et une tradition sur laquelle on s'interroge. On le fait d'autant plus facilement que les exemples vécus ainsi en Angleterre font prendre conscience d'un changement profond, de même ceux que livrent les voyageurs orientaux. Pour les Lumières, pour Diderot, c'est une manière de relire le contact et entre les civilisations. Toutefois, les pratiques de la mobilité des voyageurs montrent un mélange de pratiques anciennes et modernes qui plaide pour une vision moins linéaire qu'on ne pouvait le penser des changements intervenus en ce domaine. Économie du don et accueil intégrée dans l'échange continuent de se relayer. La tradition, l'histoire, les exemples le montrent.

La tradition interrogée

La tradition s'affiche en clair, c'est celle de droits sacrés qui ne détruisent pas le droit de la guerre, c'est celle qui lie les amis que séparent l'origine et la langue, c'est celle enfin qui associe la capacité d'une sociabilité que l'on conçoit comme universelle à l'action des individus. Le lointain devient ainsi le prochain. L'héritage antique et la tradition chrétienne s'imbriquent d'une manière exemplaire en ce domaine et le régime juridique du droit des étrangers n'est pas encore totalement miné par le soupçon comme on l'a entrevu dans les pratiques du contrôle progressivement mises en place et renforcées. Là également la frontière reste poreuse et son usage concerne tout le monde. L'étranger c'est l'autre et celui-ci varie avec les circonstances que régissent des lois non écrites, mais que nourrissent d'une part les impératifs du christianisme et d'autre part, les références culturelles, les héritages mentaux qui mêlent archaïsme et exotisme source d'étrangeté. C'est ainsi l'interrogation historique difficile d'une sensibilité tiraillée par les passions et l'imagination qui reste à poursuivre.

L'enquête lexicologique montre que la langue a enregistré jusqu'au XIX^e siècle deux sens, 2237 occurrences recensées dans le Trésor de la langue française renvoient explicitement à l'Antiquité classique et chrétienne, c'est l'âge d'or d'une pratique; 1833 occurrences ont un sens plus large qui recouvre tout ce qui a trait à l'accueil privé ou public². Cette ambiguïté était déjà dans l'article de l'Encyclopédie où le chevalier de Jaucourt croisait le regard historique et le questionnaire d'un témoin préoccupé d'une situation proche. Le cosmopolitisme du XVIII^e siècle est à l'œuvre dans la transformation de l'interprétation d'une loi non écrite, universaliste dictée par la religion et l'histoire, modifiée par elle. Il est sensible à l'éloignement par rapport à la conscience d'hospitalité d'autrefois, ou légendaire nomade et pastorale archaïque, au conseil charitable. *Nous ne connaissons plus ce beau lien de l'Homme et l'on doit convenir que les temps ont produit de si grands changements parmi les peuples et surtout parmi nous que nous sommes beaucoup moins obligés aux lois, saintes et respectables de ce devoir que ne l'étaient les anciens. Il semble même que pour être tenu au service de l'Homme, prise dans toute leur étendue il faut, premièrement, que celui qui*

2 O. GENTY, Figures et pratique de l'hospitalité en France, de la vertu à la marchandise, 1750-1909, Mémoire de DEA, Paris I, Paris 1998.

les demande soit hors de sa patrie pour quelque raison valable ou du moins innocente, deuxièmement qu'il y ait lieu de le présumer honnête homme, ou du moins qu'il n'a aucun dessein de nous porter préjudice, troisièmement, enfin qu'il ne trouve pas ailleurs où que nous ne trouvions pas de notre côté à le loger pour de l'argent. Ainsi cet acte d'humanité était incomparablement plus indispensable lorsque des maisons publiques, commodes, et à différents prix, n'existaient point encore parmi nous.

L'hospitalité s'est donc perdue naturellement dans toute l'Europe parce que toute l'Europe est devenue voyageuse et commerçante. La circulation des espèces par les lettres de change, la sûreté des chemins, la facilité de se transporter en tous lieux sans danger, la commodité des vaisseaux, des postes et autres voitures; les hôtelleries établies dans toutes les villes et sur toutes les routes, pour héberger les voyageurs, ont suppléé aux secours généreux de l'hospitalité des anciens. L'esprit de commerce, en unissant toutes les nations a rompu les chaînons de bienfaisance des particuliers; il fait beaucoup de bien et de mal; il a produit des commodités sans nombre, des connaissances plus étendues, un luxe facile et l'amour de l'intérêt. Cet amour a pris la place des mouvements secrets de la Nature, qui liaient autrefois les hommes par des nœuds tendres et touchants. Les gens riches y ont gagné dans leurs voyages, la jouissance de tous les agréments du pays où ils se rendent, jointe à l'accueil poli qu'on leur accorde à proportion de leurs dépenses. On les voit avec plaisir, et sans attachement, comme ces fleuves qui fertilisent plus ou moins les terres par lesquelles ils passent.

Citer ce long texte superbe était indispensable, car il voit loin et clair. Du don à l'économie, l'Europe entière a changé ces pratiques sans abandonner ces références et ces images. La mobilité est le moteur de ce changement dont l'utilité n'est pas contestée, mais suggère des précautions morales où se lisent les partages du for privé et du for public. La pré-ethnographie du chevalier Encyclopédiste lisait dans le temps et dans l'espace une éthique générale, presque toutes les nations du monde y étaient soumises, Grecs, Romains, Hébreux, Gaulois, Perses, Égyptiens, Indiens de l'Asie sous des aspects divers s'y soumettaient. L'expérience et l'histoire livrent le changement des mœurs rétrécissant les bornes d'une relation autrefois sacrée, aujourd'hui laïcisée par le choix de chacun et le poids du marché des échanges économiques et symboliques. Un champ se rétrécit dont la définition souffre des avatars politiques, des inquiétudes sociales portées sur tous les mouvements, des enfermements nationaux. Il se restreint en partie aux exilés chassés de leur patrie, terme qu'on associe à l'idée de la liberté *Il n'y a point de Patrie dans le despotisme* dit La Bruyère et tous les auteurs du XVIII^e siècle se retrouvent dans cette dimension qui par un amour spécifique aux lieux, à la terre natale, rend l'homme vertueux. Rousseau, avant lui Montesquieu comme de Jaucourt, qui conclut sur un rappel à la vigilance. Si comme l'a remarqué Lord Bolingbroke, dans ses lettres, l'hospitalité se corrompt, l'amour de la patrie n'y peut plus régner.

Pédagogies de l'hospitalité

Il reste à faire une étude de la manière dont les notions antiques et la spontanéité vertueuse ont pu imprégner les hommes de la modernité. Pour le peuple, point de doute, nécessité fait loi et la religion le démontre. L'accueil hospitalier s'inscrit dans l'enseignement des pasteurs et l'appel à la charité, il s'incarne aussi dans des institutions

dont la surveillance par l'État et les villes n'a pas éliminé le contrôle vigilant de l'église, le rôle des congrégations hospitalières et la fonction protectrice des pauvres, des affligés, des malades sans ressource. N'en doutons plus pour beaucoup la lecture de l'Évangile de Saint Luc et la parabole du bon samaritain met l'accent sur une conception du prochain qui concerne non seulement le peuple de Dieu, mais les gentils. Imprégnés sans doute de la pensée grecque, les évangélistes rejoignent ici une conception de l'humain qui va marquer en profondeur la pensée occidentale. Avec Matthieu Jésus s'adresse aux élus: *Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, et j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez recueilli* (que certains traduisent par vous m'avez donné l'hospitalité), et comme eux s'étonnent et demandent *quand l'ont-ils fait?* il leur dit en réponse *en vérité je vous le dis: dans la mesure où vous l'avez fait à l'un des plus petits d'entre mes frères que voici, c'est à moi que vous l'avez fait*³. Pour les damnés, la formule est répétée de façon négative. La leçon est catégorique: l'amour du prochain est véhiculé et rendu manifeste par l'hospitalité parce que c'est en elle que Dieu apparaît sous la forme de l'étranger. Les évangiles enseignent déjà le retour aux formes archaïques extrêmes de la coutume et de la pensée, de l'écriture et des traditions anciennes des peuples⁴. Le prochain s'actualise dans l'hospitalité, il ne la commande pas, et sur ce point, il n'y a pas de frontières à l'origine entre l'ancienne loi et la nouvelle, entre l'Antiquité païenne et le christianisme.

Les auditeurs des sermons, les petits écoliers et les écolières des catéchismes, les élèves des collèges, des séminaires, des facultés de théologie pouvaient, chacun à leur manière, entendre cette leçon et l'appliquer ou la rejeter. Pour les seconds, l'écho est plus limité, mais c'est l'élite de la culture. On sait qu'elle regroupe une proportion non négligeable de la population (c'est sans doute un garçon sur cinquante qui peut espérer entrer au collège, 60 000 élèves dès 1650, à la veille de la Révolution, c'est presque autant encore et plus avec tous les établissements, les universités accueillent 15 000 étudiants). On voit comment la leçon des Grecs et des Romains est largement transmise, les auteurs, la fable et la mythologie, la peinture et ses thèmes, les livres d'histoire font de l'Antiquité un trésor vivant, une humanité proche. Nourris de Cicéron et de Virgile, bercé des aventures de l'Odyssée ou de l'Émile les bons élèves, les lettrés, n'étaient pas confrontés à un universel abstrait mais à des personnages familiers qui mettaient en valeur la vertu et l'institution, les dispositions de l'âme individuelle et les prescriptions de la loi ou de l'obligation religieuses. Imprégnant la morale chrétienne, Platon et Aristote, le maître des Lois (V-729) et celui de l'Éthique à Nicomaque (IX-10-1) que cite R. Scherer parlent dans le même sens. C'est une vertu de l'homme sage, du maître de maison à pratiquer avec mesure ce que peut entendre honnête homme et philosophe. Elle est le meilleur moyen de faire usage de ses richesses, de montrer la grandeur dans les dépenses, de prouver la magnificence. Pour Platon, c'est un devoir sacré auquel les Dieux sont attentifs, Zeus est l'hospitalier. Quand la République vit en autarcie, les gardiens en sont exceptionnellement dispensés et comme l'objecte Adimante *Ne seront-ils pas ainsi privés du plaisir de recevoir des hôtes*⁵. Mais dans la cité plus ouverte et plus concrète des lois Platon pré-

3 Matthieu, XXV, 35-46, Luc, X-3.

4 R. SCHÉREER, Zeus hospitalier, Éloge de l'hospitalité, Paris 1993, p. 21-25.

5 République IV, 419, RS, p. 17.

voit de suppléer à la défaillance possible de l'hospitalité privée par la création de lieux d'accueil publics et pose déjà la question du contrôle de l'état sur ceux qu'on juge indésirables.

Ces injonctions, ces engagements à la vertu sacralisée se conjoignent sans problème dans l'enseignement chrétien, les déchirures du XVI^e siècle n'ont pas dû y changer grand chose, l'entente est facile sur ce point entre protestants et catholiques, mais cela reste à vérifier. Pour tous, certainement, l'hospitalité peut prendre l'image rassurante et quelque peu désuète telle que l'a décrite et dessinée Cesare Ripa dans son *»Iconologie«* (1643). L'allégorie la représente sous les traits d'une dame dont *l'âge est médiocre le visage riant et la beauté singulière semble vouloir accueillir quelqu'un à bras ouverts*. Elle tient de la main droite une corne d'abondance renversée pour qu'un putto y grappille son butin. C'est l'emblème de la vie, de la fécondité, de la fortune et un emblème qu'Ovide prête à Amalthée, chèvre nourrice et amante de Zeus⁶. De la main gauche, l'hospitalité bénit un pèlerin aisément reconnaissable à son bourdon et à sa garde. L'enfant et le voyageur pieux, deux hôtes préférés, *l'un ne pouvant chercher à vivre à cause de la faiblesse de son âge, l'autre en trouver que difficilement, pour ce qu'il est hors de son pays, commente Ripa. Elle est peinte belle, parce que en effet, elle se peut dire la chose du monde la plus charmante et la plus agréable à Dieu, puisque c'est par elle qu'il se fait connaître comme dit Saint Augustin ..., le monde doit se mobiliser, pour le maintenir, ce qui peut tourner à la honte de ces hommes mal avisés qui ont des maisons où les grands larrons et les riches sont toujours les bienvenus, au lieu que l'entrée en est défendue aux gens d'honneur et aux pauvres⁷.*

Le message des Saints

Pour les pauvres, les vrais et les autres, pour ceux qui les côtoient car on sait que dans la société traditionnelle avec sa précarité la frontière est fragile, beaucoup peuvent un jour de crise se retrouver en deçà du seuil où se fixe la méfiance, l'apprentissage de la vertu hospitalière parée par le culte des saints et un légendaire familial que peuvent transmettre lectures pieuses, historiettes de la Bibliothèque bleue, images de pèlerinage et de dévotion, discours de clercs, figurations d'artistes populaires et savants. On pourrait y ranger toute la Cour sainte chargée par la tradition de protéger les voyageurs et de veiller sur les métiers de l'accueil, de la route, une commune relation à la circulation et souvent les événements de leur vie ou les incidents de leur légende véridiques aux yeux de tous, les rassemblent pour un patronage transmis par les confréries et enrichi dans le culte. Tous n'occupent pas dans le florilège une place comparable comme d'ailleurs dans le cœur des fidèles en quête de recours. Certains sont plus liés au voyage qu'à l'accueil, Saint Antoine de Padoue, Saint Joseph qui renvoie à son exil, Saint Martin cavalier qui partage son manteau avec un pauvre, Saint Raphaël qui hérite certainement d'une part des vertus protégeant Thobie, et Sainte Gertrude, fille de Saint Pépin de Landen, premier prince de Brabant et de la bienheureuse Iduberge, car on était facilement saint de fille en père en ce temps, qui

6 Fastes V, 4. Voir la reproduction de l'allégorie sur la couverture de ce volume.

7 R. SCHÉREK (voir n. 4) p. 12-13.

protège des naufrages et fait trouver la bonne auberge; près d'Yvetot en pays de Caux une église lui est consacrée comme patronne conjointe des hôpitaux des voyageurs et des pèlerins. Sainte Luce, elle, protège les cochers et les métiers du cuir entre autres choses. Sainte Marthe, que l'on vénère à Tarascon et aux Saintes-Maries peut se réclamer de son rôle évangélique, elle a servi Jésus à table, pourvoyant à tout avec abondance et sa légende qui la fait vivre en Provence la crédite d'une capacité hospitalière sans réserve. Il est donc normal de la voir invoquée par les sœurs hospitalières, par les hôteliers, les aubergistes, les servantes et les domestiques. Le bréviaire d'Amiens en 1554 la qualifie d'hôtesse de Jésus-Christ qui l'a aimé au point de vouloir être reçu et nourri par elle.

Cette cour sainte privilégiée par le don à des passants, à des pauvres, image du Christ, est dominée par deux figures encore plus efficaces. Saint Julien l'hospitalier, Saint Julien le pauvre, qu'on fête au Mans et à Paris au quartier latin et que l'histoire ignore, doit tout son prestige à la «Légende dorée». Au XIX^e siècle, Flaubert en fera le héros d'un des trois contes (1877). Il fut peut-être le premier évêque des Cénomans qu'il avait évangélisé et tiré des erreurs druidiques. Saint avant tout fabuleux il rejoue le drame d'Œdipe, parricide et fuyard, il expie son crime involontaire en s'installant comme Saint Christophe au bord d'une rivière et la fait passer dans sa barque aux pèlerins qu'il héberge dans son hôpital. Un soir d'hiver, il accueille un pauvre lépreux, transi et le couche en son lit pour le réchauffer. C'était le Christ et le signe de son pardon. Avec sa femme, cause du drame, Julien avait cru la surprendre en flagrant délit d'adultère, il cantonne, voyageurs, pèlerins, hôteliers, mendiants, saltimbanques, jongleurs; rue Saint-Martin il est fêté pour cela dans la capitale. Par extension de ses pouvoirs, il protège les couvreurs sans lesquels il n'y a pas de toit hospitalier ou non, et il guérit galeux et dartreux proches parents des vrais-faux lépreux. A ses côtés, Saint Jacques le Majeur qui règne sur Compostelle et les Jacquets; son culte est solidement établi depuis le Moyen Âge et aux temps modernes sa réputation n'est plus à défendre. Sa protection s'étend sur les routes, les chemins, les hôpitaux et d'innombrables sanctuaires, grands ou petits. A partir du XIII^e siècle, quand les Dominicains ont attribué l'essentiel de la légende forgée en Galice au majeur, on le distingue du mineur, quand les faits sont popularisés par Jacques de Voragine et sa «Légende dorée», multipliée par d'innombrables manuscrits et sans cesse imprimée, le tout est joué, le pouvoir d'un Saint Jacques que le laïc ordinaire ne cherche pas à identifier davantage est établi⁸. La dévotion repose sur le rapport du Saint aux malades et aux mourants qui à leur dernier voyage sont préservés par l'onction qu'il recommande dans son Épitre. C'est un infatigable intercesseur là où sont dispersés ses reliques à Toulouse, à Grenoble, à Angers, à Arras, et bien sûr à son tombeau de Compostelle. Des confréries hospitalières ont entretenu son influence auprès des sanctuaires, on les trouve à Blois, à Paris, Tournai, Provins, plus tard à Lyon, à Bourges, à Nîmes, elles organisent le pèlerinage, elles régularisent le flux des pèlerins, elles diffusent les marques d'appartenance et la sociabilité pérégrine. Parfois elles pratiquent l'hospitalité à une grande échelle appuyant l'œuvre des religieux hospitaliers. Le culte n'intéresse pas que les gens de peu, à l'époque moderne les érudits s'en mêlent en Espagne, en Italie, en France ainsi Nicolas Chorier dans son «his-

8 D. PERICARD-MÉA, *Compostelle et culte de Saint Jacques au Moyen Âge*, Paris 2000, p. 10-14.

toire du Dauphiné» (1660), pour tous il y a des enjeux sur une conception de la religion, la manière dont se forme la créance publique et dont on doit pratiquer le culte ou comment on doit comprendre l'antiquité des fondations pieuses et celle des usages. Au Moyen Âge, aux temps modernes, l'attraction de l'apôtre repose sur le fait qu'il accompagne les hommes dans le pèlerinage de vie humaine et les guide vers l'au delà, il s'offre ainsi à d'innombrables prières quotidiennes et pas seulement celles des pèlerins sur la route⁹.

Dans toute cette hagiographie où on lit la force des recours et leur usure, ou les nettoyages que l'histoire leur a imposé l'hospitalité centralise à travers ses acteurs, l'hôte témoin et faiseur de miracles, le voyageur sans moyen accueilli; le motif circule dans la culture occidentale au long d'une chaîne de sens qui conduit de Zeus hospitalier à Jésus et au delà à ses émules. C'est le pivot et l'essence d'une légende¹⁰ dont la force est l'ubiquité d'une mobilité permanente, outre qu'elle se nourrit, qu'elle se renouvelle et s'entretient dans la lecture dévote et légendaire comme dans les pratiques hospitalières privées et publiques.

C'est que les deux niveaux sont liés par la force de la coutume qui régit l'*Économie morale* et qui peut mobiliser à certains moments les foules accablées¹¹. L'hospitalité se range dans le système social organique où l'accumulation de richesse est blâmée, où la redistribution justifie le profit par la circulation des dons, où la société repère dans les comportements et les apparences la hiérarchie de la société et les règles de ses rapports. L'économie hospitalière peut se lire comme une des manifestations d'une circulation des biens comme des hommes. L'importance des images originelles puisées dans les civilisations du nomadisme se confirme dans les sociétés sédentaires où l'hospitalité apporte de nouvelles respirations et de nouvelles inspirations¹². En suivant Marcel Mauss, on y voit peut-être moins l'homme tel qu'il pouvait être avant l'établissement du marché et de l'économie moderne, mais la permanence des relations régies non pour l'économie, le profit, mais par l'esprit de gratuité et de dépense¹³. Comme pour d'autres faits majeurs de la structuration des sociétés, l'hospitalité est un fait social global mettant en relation tous les rapports, juridiques, économiques, moraux, religieux, esthétiques, organisant la vie des hommes¹⁴. L'obligation de donner, celle de recevoir, l'obligation de rendre ce qu'on a reçu sont à l'œuvre dans les conduites de l'âge moderne comme elles le sont dans les populations lointaines étudiées par les ethnologues. Consommer et rendre, présenter et recevoir tissent un mélange de conduites, de rapports privés, modestes ou ostentatoires, où sont exprimés le mélange de liens spirituels entre les choses, les biens et les individus et les groupes, car tout est matière à reddition et à négociation. » Tout va et vient«, dit Mauss, »comme s'il y avait échange constant d'une matière spirituelle comprenant choses et hommes entre les classes, les individus, répartis entre les rangs, les sexes et les générations«.

La libéralité de l'hospitalité se range parmi les rituels divers qui unissent l'échange de dons, de présent, et la manière dont sont reconnus et traités les personnes. Le via-

9 D. PERICARD-MÉA (voir n. 8) p. 362-363.

10 R. SCHÉREER (voir n. 4) p. 178-180.

11 E. P. THOMSSON, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris 1988, Trad. fr. (1963).

12 SCHÉREER (voir n. 4) p. 86-90.

13 M. MAUSS, *Essai sur le don*, *Sociologie et anthropologie*, Paris 1908, p. 16-165.

14 M. MAUSS (voir n. 13) p. 274.

tique, le repas, les moyens offerts sont utiles au voyageur, les libations ne sont pas que symboliques, mais les limites du sujet sont dépassées, la chose l'emporte sur la personne, le don déclenche et calme les compétitions. C'est pourquoi également il engage toujours le sacré. Les voyageurs de l'Antiquité sont souvent perçus comme des dieux, les découvreurs de l'Amérique le sont encore, les voyageurs du Pacifique jouissent d'une reconnaissance analogue¹⁵. *Quand la loi de l'hospitalité s'est développée, la loi des amitiés et des contrats, avec les dieux est venue assurer la paix des marchés et des villes; les hommes se sont abordés dans un curieux état d'esprit, de crainte et d'hostilité excessive, mais qui ne sont folles qu'à nos yeux ... C'est dans des états de ce genre que les hommes ont renoncé à leur quant à soi et ont su s'engager à donner et à rendre.* L'hospitalité est partie prenante dans la stabilisation des rapports sociaux et elle est un pari sur la pacification à l'œuvre derrière la »Civilisation des mœurs«. C'est une vertu politique que retrouvent les Lumières avec Kant, et la manière de comprendre la paix entre les peuples autrement que par les seules relations diplomatiques. Un simple geste d'accueil, l'*Allgemeine Hospitalität*, l'hospitalité universelle, infléchit l'hospitalité antique et chrétienne et en élargit considérablement le champ d'application à la terre entière. Il s'agit, à la fois, de se méfier des formes colorées et séduisantes. On ne peut confondre totalement hospitalité et philanthropie. Il faut choisir car l'on ne peut entendre toute la misère du monde et surtout l'hospitalité est universalisable, aucun état n'a le droit d'interdire la circulation en vertu du droit que chaque homme possède de visite et de faire partie de n'importe quelle société. C'est pourquoi dès le XVIII^e siècle, la vigilance s'impose sur le droit d'asile, sur l'application concrète de la bienveillance, l'amour pratiqué entre les hommes, version kantienne du *aime ton prochain comme toi même*. La bienveillance doit rapprocher l'hospitalité de la philanthropie, comme amour de tous les êtres humains. Refuser l'inhospitalité c'est refuser les passions génératrices de conflit, c'est refuser les ruses de la raison, mais c'est accepter les contingences des relations humaines, l'unité des hommes par le commerce et par la culture. L'hospitalité ne vient pas pour Kant d'une bonté originelle, mais d'une philanthropie mutuelle cultivée et protégée par le droit¹⁶.

Alors l'expérience domine et l'on sait qu'elle s'enseigne, le débat sur l'utilité des voyages, comme les luttes autour des contrôles des étrangers et de la mobilité l'ont montré. On pourrait dire qu'il s'agit de faire comprendre l'hôte, celui qui reçoit, et l'invité, l'inconnu. Ce rapport inégal qu'enseignent les grands textes antiques et les évangiles, cette évocation du don et de la garantie divine qu'il implique serait à suivre dans l'histoire, plus particulièrement moderne, à travers le récit des voyageurs comme le discours des écrivains, la littérature morale ou spirituelle, les fictions et les témoignages dont le modèle reste l'Odyssée, livre de l'hospitalité, cadre et repère du périple. Une trahison de l'hospitalité, l'enlèvement d'Hélène, nous ouvre le drame, le massacre de prétendants, hôtes trompeurs, à Ithaque le ferme. Entre deux moments, l'aventure hospitalière se déroule non sans charme.

15 R. SCHÉNER (voir n. 4) p. 89.

16 M. MAUSS (voir n. 13) p. 277-279; N. ELIAS, *La Civilisation des mœurs*, trad. fr., Paris 1973; R. SCHÉNER (voir n. 4) p. 41-49; G. RAULET, *Kant: Histoire et Citoyenneté*, Paris 1996, p. 184-192.

L'enseignement de Télémaque

Pour des générations de lecteurs innombrables, le «Télémaque» de Fénelon, connu en manuscrit dès 1698, a rassemblé l'essentiel et assuré la continuité avec Homère, moins accessible. Le livre a une finalité précise. Son auteur est le précepteur de l'héritier du trône, et quand il laisse imprimer son texte, il est archevêque de Cambrai depuis 1699, mêlé aux querelles religieuses du temps, adversaire de Bossuet et compromis immédiatement par le succès même du livre dans lequel Louis XIV reconnaît une critique de son règne. Les difficultés d'un auteur font souvent le succès d'un livre: on connaît outre les copies manuscrites, entre 1700 et 1705, plus de trente éditions, une vingtaine encore jusqu'en 1789, c'est au minimum une centaine de milliers de lecteurs potentiels. La finalité pédagogique de l'œuvre, inséparable de la transmission de valeurs politiques et sociales, font de l'ouvrage un exemple de l'application de la fiction à la littérature apodémique¹⁷. Il s'inscrit dans la grande vision classique qui veut instruire en amusant et à laquelle la tradition antique et moderne confère une portée universelle. Télémaque, fils d'Ulysse, et ses aventures, en comblant une lacune de l'«Odyssée» paternelle, en faisant écho à l'«Enéïde» et aussi aux Géorgiques, pouvait donner des leçons de sagesse politique, enseigner un rapport au salut et donc à l'autre, et ainsi une invitation aux pratiques d'hospitalité. Le Zeus de l'«Odyssée» et de l'«Iliade», patronne un idéal du commerce pacifique et de l'échange entre les cités¹⁸, il donne le ton à la vertu, il confère sa dimension sacrale aux gestes qui apparaissent dans chacun des vingt-quatre chants de l'«Odyssée». Le Télémaque est en ce domaine un héritier, un livre de l'hospitalité qui en est un thème en tant que trait de mœurs, mais aussi comme le cadre d'une aventure.

Le livre I ouvre le périple, Télémaque jeté par la tempête est accueilli par la déesse Calypso inconsolable du départ d'Ulysse. *Fils qui cherche son père. Venez dans ma demeure où je vous recevrais comme mon fils et je ferais votre bonheur...* Le changement d'habits, le feu de cèdre qui réchauffe, la robe de pourpre brodée d'or, don de l'hôte à l'hôte, le repas, les viandes, le vin, les chants¹⁹, le récit réclamé des aventures, font de cette première étape un modèle des accueils hospitaliers, mais aussi de leurs pièges que peut cacher la séduction de l'hôtesse dont il faut triompher pour repartir. Seconde étape à Thèbes en Égypte, mal accueilli l'étranger retrouve l'échange hospitalier en satisfaisant la curiosité du roi Sesostris; *Mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse*²⁰. Au Livre III, Télémaque et Mentor observent le développement économique des Tyriens, dont le succès repose sur l'accueil: *Mais expliquez-moi – lui disais-je – les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites-me répondit-il comme on fait ici: recevez bien et facilement tous les étrangers; faites leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice et l'orgueil... Faites-vous aimer par tous les étrangers; souf-*

17 J. LEBRUN, Fénelon, Œuvres, Paris, t. II, 1997; F. X. CUCHE, Une pensée sociale catholique, Fleury, La Bruyère, Fénelon, Paris 1991; J. STAGL, A History of Curiosity, the Theory of Travel, 1550–1800, Camberra 1995.

18 R. SCHÉLER (voir n. 4) p. 106–107.

19 FÉNELON, Les aventures de Télémaque éd. J.-L. GORÉE, Paris 1968, p. 67–69.

20 FÉNELON (voir n. 19) p. 85–87.

frez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter leur jalousie par votre hauteur. Soyez constants dans les règles du commerce. Voilà l'éloge d'une activité et d'une mobilité soumises à l'échange et qui fait de Tyr une seconde Amsterdam, un autre Paris, capitales économiques, capitales de la nouveauté à l'instar d'Athènes. Chaque moment du voyage peut ainsi donner lieu à cette vision comparative des contraintes et des libertés qui orientent les voyageurs. En Crète, au livre V, où il faut combattre pour s'imposer et être accepté, avant de repartir après avoir refusé la royauté, au livre VII en Bétique modèle des pays où les peuples mènent la vie la plus heureuse dans une parfaite simplicité de mœurs. Un repas magnifique est là aussi l'occasion de manifester en clair les marques d'une amitié nécessaire à la paix d'une civilisation issue de l'accueil même. *Ces peuples furent étonnés quand ils virent venir au travers des ondes de la mer, des hommes étranges qui venaient de si loin. Ils nous laissèrent fonder une ville dans l'île de Gadis, ils nous reçurent même chez eux avec bonté et nous firent part de tout ce qu'ils avaient, sans vouloir de nous aucun paiement*²¹. A Salente, accueilli par Idoméné, Télémaque demande et reçoit l'hospitalité que ratifie un sacrifice au temple. Le contre-don l'engage à combattre pour ses hôtes et à s'imposer en réconciliateur. Enfin, pour abréger, le retour à Ithaque s'achève le périple sur l'ultime leçon de Mentor-Minerve, les voyages forment la jeunesse, ils enseignent la vertu de la compréhension. Concluons: voilà pour plus d'un siècle mis en place deux leçons nourries de l'Évangile et de l'Antique: il n'y a pas de communauté de civilisation sans l'hospitalité qui par ses gestes unit les peuples dispersés sur la surface de la terre, divisée par la diversité des langues, affrontés dans la guerre. Le signe de la prospérité c'est la présence des étrangers ce que Fénelon fait entendre à nouveau dans les plans du gouvernement qu'il élabore en 1711 avec les «Tables de Chaulnes»²² *permettez à tout étranger de venir en France et y jouir de tous les privilèges des naturels et régnicoles.* L'argument sera laïcisé au XVIII^e siècle. Mais secondement, l'étranger et l'hospitalité font figure de test des rapports qui peuvent se nouer entre les peuples. L'hôte peut être un corrupteur ou un sauveur, il peut être reçu avec méfiance ou à bras ouvert. Les gestes et les pratiques servent alors à dénouer le dilemme, nommer, vêtir, nourrir, fêter, permettent de remercier les Dieux, de gagner leur protection et d'éviter les pièges tendus par les passions. Ainsi une fable politico-théologique explicite ce qui est à l'œuvre dans l'effort nécessaire aux yeux d'un économiste moral pour concilier l'ouverture et la fermeture, le développement et la méfiance envers le luxe, la sédentarité et la mobilité. Télémaque a pu ainsi retourner à Ithaque.

L'histoire et l'exotisme de l'hospitalité

Avec Fénelon, on peut lire et comprendre comment l'histoire interroge la fable de l'hospitalité innocente de l'âge d'or antique. Comme toute démarche politique et sociale, elle cherche à tout moment ses modèles et il faut apprendre à marcher tout seul²³. L'expansion européenne outre-mer, la montée des échanges perturbent les

21 FÉNELON (voir n. 19) p. 192-211.

22 FÉNELON, Œuvres complètes (voir n. 17) p. 1084-1109.

23 F-X. CUCHE, Fénelon. Une politique tirée de l'Évangile, in: XVII^e siècle, 206, I, janv.-mars 2000, p. 73-96.

données d'une pratique fondée sur la charité et le don. Les exigences commerciales et la liberté de circulation sont à leur tour porteuses d'une manière d'unification de la terre et de la création d'une harmonie entre les peuples gages d'un progrès à espérer par la civilisation. L'hospitalité devient alors un élément opératoire pour répondre à une hospitalité source de l'impossible unité du monde. Mais, ce qui est à l'œuvre dans la revendication de toute suppression des entraves à la liberté de circuler, à la facilité de lier commerce, peut ainsi animer la création de nouveaux rapports qui échappent à l'économie du don pour entrer dans celle des échanges. L'exemple d'une rupture intervenue sur ce point à l'aube de l'Angleterre moderne illustre cette duplicité de l'histoire qui entraîne, contre illustration l'interrogation d'autres modèles vécus et représentés ainsi dans l'Orient des voyageurs ou dans l'exotisme des grandes découvertes. L'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir; *il porte avec lui l'immensité*, dit Châteaubriant, grand voyageur quand même²⁴, faisant écho à la méfiance partielle de Fénelon dans le »Télémaque«²⁵. Si le voyage est vanité et son récit aussi, ce qu'il faut en tirer ce sont des vérités fondamentales aussi nécessaires à la civilisation que la circulation elle-même. Toutefois, en ce domaine qui mobilise les représentations, lesquelles changent avec les problèmes nés du développement, c'est l'opinion qu'on interroge et elle n'a pas un rapport simple avec ce qui est. Déchiffrer les archives mentales des sociétés sur ce seul problème appelle une démarche plus longue dont on ne peut ici que baliser les voies à suivre afin de mesurer des écarts par rapport à ce qui est décrit et d'observer le rôle des représentations²⁶. Les deux versants de l'hospitalité, l'action respectueuse des lois indispensables au commerce des hommes et à l'accroissement de toute mobilité, mais aussi les comportements qui leur sont adhérents, la plus ou moins grande ouverture à l'autre par exemple sont à retrouver.

L'Angleterre hospitalière (XV^e-XVIII^e siècles)

L'étude en un lieu, en un temps, en un moment soulève trois difficultés retrouvées dans l'Angleterre du XVI^e et du XVII^e siècle²⁷. D'abord la définition large du phénomène entraîne une visibilité plus facile des phénomènes d'institution, matérialisant charité ou accueil que de la fonction sociale libre, individualisée, souvent saisie en marge et le plus souvent ignorée ou redoutée officiellement²⁸. Les statistiques peinent à saisir les activités noires et l'inventaire de ce qui correspond à l'hôpital et à la charité, à l'hôte et à l'accueil privé, à l'hôtel privé et à l'hôtel public reste à suivre. Entre ces espaces, combien de libertés ont pu se créer et survivre? De même les sources sont bavardes et trop abondantes, récits de voyage, prédications, traités de juristes, témoignages individuels, voire traces matérielles retrouvées dans le plan des demeures fournissent des myriades d'exemples qui posent à tour de rôle le même

24 Mémoires d'Outre-tombe, t. 2, p. 966.

25 Op. cit., T. 2, p. 177-270; T. TODOROV, Les morales de l'histoire, Paris 1991, p. 99-100.

26 J.-C. PERROT, Les concours poétiques de Basse Normandie (1660-1792), Anglophilie et Anglophobie au XVIII^e siècle, Annales Historiques de la Révolution Française, 1971, p. 405-440.

27 F. HEAL, Hospitality in Early Modern England, Oxford 1990.

28 R. SCHÉREK (voir n. 4) p. 15-16.

problème que la fiction, qu'est-ce qui guide la sélection des faits et la vérité ou le mensonge du voyageur. La logique du *ce qu'il faut dire et décrire* s'impose aux témoins confrontés plus rarement aux contraintes du droit. Au total, on recueille simultanément des préjugés et des impressions et l'historien, faute de contrôles, doit accepter une cristallisation de tout ce que peut produire les échanges comme étant transposition de l'altérité. C'est donc, en troisième lieu, un jeu de codes et de principes qui se mettent en place et dont l'application varie dans le temps. L'hospitalité anglaise moderne, c'est le paysage découvert à travers ces prismes les plus divers. Elle jouit dans le monde des Tudor et des Stuart d'une position centrale conforme aux valeurs de l'économie morale chrétienne et des exigences de la société aristocratique. L'urbanité et la circulation font alors apparaître la contradiction manifestée entre gratuité et superfluité d'une part, et nécessité du marché et du contrôle d'autre part.

C'est dans l'espace de l'accueil qu'elle se révèle pleinement. Celui-ci a un caractère quasi-naturel régi par des coutumes, il répond aux nécessités de la présence de l'étranger, celui qui n'est pas du lieu, il est inséparable de l'éthos nobiliaire et de la façon dont lords et gentilshommes de la gentry conçoivent les exigences de l'honneur. Ces thèses dictent l'hospitalité car ses usages permettent d'afficher le mépris des richesses, le sens du don, la force des apparences qui condamnent l'avarice. L'obligation de l'accueil inscrit le don dans les relations de charité et de générosité réciproque qui doivent unir manoirs, abbayes, villages, qui en conditionnent les devoirs (accueillir, loger, nourrir), et enfin les relations symétriques et réciproques qui unissent l'hôte (guest) et l'hôte (host) dont la distinction dans le lexique figure le rapport noué dans le *Jus Hospitii*. Cette clef renvoie au premier chef aux préceptes chrétiens, au *vêtir ceux qui sont nus*, que rappellent les sermons et les livres laïcs nourris de références humanistes, chevaleresques, religieuses. Cette conception oscille entre l'accueil nécessaire et universel, sans restriction, et l'accueil toujours nécessaire, mais sélectif qui donne priorité aux pauvres. Elle impose le devoir de tenir porte ouverte, car les maisons fermées sur elles-mêmes révèlent les pêcheurs inhospitaliers justement dénoncés et quelquefois injuriés par les charivaris populaires²⁹. La morale chevaleresque de la générosité impose en plus une publicité de la prodigalité. Elle dicte alors les manières de recevoir, l'attention à l'espace concerné, car l'hospitalité à la différence de la vertu théologique vise autant les voisins, les clients, les voyageurs, les égaux que les pauvres à aumôner. Elle est toujours inspirée par la charité, mais elle peut en avoir une interprétation moins universelle. Éthique de la maison, l'hospitalité dicte à l'organisation de l'espace des manoirs ses impératifs et ses repères symboliques: distinguer l'espace ouvert et l'espace fermé, respecter l'*inside* et l'*outside*, mettre en valeur les limites de la politesse ainsi au pas de la porte. Théologiens et moralistes, catholiques puis anglicans partagent une même vision de la circulation et du don charitable que Dieu reconnaît et récompense. Deux mondes sont ainsi imbriqués.

Dans le premier se définit une sphère égalitaire ouverte aux étrangers, aux voyageurs, aux parents passagers, aux voisins connus. Le thème du voyage spirituel en illustre métaphoriquement les harmoniques dans les sermons. Le don y fait circuler

29 F. HEAL (voir n. 27) p. 15, exemples cités dans le Yorkshire.

les biens matériels et peut aller jusqu'à la lutte ostentatoire entre les hôtes pour lesquels faire assaut de magnificence dans la générosité, redoubler de bienveillance dans les festins, traduit l'importance des lignages confrontés. Les choses acquièrent alors dans la redistribution une valeur spirituelle et une force symbolique, et leur échange induit la réciprocité des largesses. Dans le second domaine, l'inégalité règne même si elle est masquée par la référence évangélique de l'égalité des pauvres et des riches devant Dieu. C'est celui de l'annonce aux pauvres, d'abord en espèce, nourriture, boisson, monnaie qui participe autrement de l'économie de l'échange non lucratif, don matériel contre prière et grâce. Entre les deux espaces, il n'existe pas de solution de continuité. La famille et la maison entraînent la réponse conforme aux différents cercles qui organisent la mobilité des parents, des alliés, des amis, des tenanciers et des clients, des étrangers recommandés des pauvres. L'exclusion porte sur les inconnus et les ennemis reconnus. Entre les deux sphères, ce qui caractérise l'Angleterre moderne c'est l'éloignement qui s'instaure et la mise en question de l'obligation comme la réification de l'échange symbolique. L'hospitalité se fait à la fois sélective et politique. Au XVIII^e siècle, c'est presque une vertu électorale qui s'instrumentalise dans la relation de patronage. Les largesses des squires ou des lords paient les votes de paysans.

Du Manoir à la ville

Différents facteurs agissent dans la transformation. La noblesse britannique se modifie à travers les crises³⁰. La civilisation urbaine et l'attraction de Londres changent la donnée hospitalière. De plus en plus, les discours moraux et les témoignages font écho à un idéal de magnificence et de libéralités qui caractérisent le gentleman. L'organisation de la vie et de la maison en tient compte comme le montre l'importance conférée aux halls où sont filtrés les hôtes, le rôle des huissiers et des domestiques dans les circulations entre lieux privés et lieux ouverts. Le nombre de domestiques révèle la position dans l'ordre nobiliaire, mais aussi les capacités. Celles-ci se laissent entrevoir dans les comptes et les livres de raison où l'on va lire les rythmes hospitaliers. Ceux des présences régulières enregistrent les services rendus des paysans et des artisans, des professionnels, des juges et des officiers, notaires baillis. Les fêtes sont des occasions de rassemblements plus ouverts, avec les familles. Ces réceptions peuvent intéresser les pairs, les égaux selon les occasions du voyage, ou, l'accueil localisé, constant n'exigeant pas la présence du seigneur. Elles sont distinctes de la distribution charitable aux pauvres. Le clergé mobilisé au premier chef par celle-ci n'échappe pas aux impératifs de la magnificence hospitalière. L'accueil est justifié par les biens, le revenu disponible, et la tradition tant que les monastères ouvrent leurs auberges aux pauvres comme leurs appartements au Roi et aux grands. En échange, ils peuvent compter sur une protection qui n'épargne personne puisque la chaîne des échanges hospitaliers descend jusqu'aux paroisses. Les comptabilités monastiques montrent qu'à la veille de la Réforme, 200 monastères consacrent entre 3 et 5% de leur revenu à ces pratiques sous la responsabilité des abbés et des prieurs qui se com-

30 L. STONE, *The Crisis of Aristocracy, 1558-1641*, Oxford 1965, et, *Social Change and Revolution in England*, Londres 1965.

portent souvent comme les chefs de maison des manoirs. La sécularisation met l'accent sur le rôle de l'église officielle et de ses représentations et le conflit entre le comportement ostentatoire et l'idéal de pauvreté et de redistribution. L'hospitalité et pratiques d'accueil sont alors au cœur du débat sur la Réforme et les biens des pauvres, sur la richesse ecclésiastique et sur la réorganisation de la charité paroissiale. Les éloges funèbres, les biographies des évêques du XVII^e siècle montrent la critique des personnes non charitables, l'accueil toujours loué, remarqué, les nuances dans l'application.

L'attraction de Londres que la monarchie tente de freiner va entraîner d'autres inflexions durables: l'absentéisme des grands qui restreint les manifestations d'hospitalité aux fêtes et à la représentation du seigneur par ses administrateurs; le goût pour la transformation des demeures qui accentue la *privacy*, le recul des grands banquets rituels trop coûteux. Le modèle curial change les mœurs hospitalières car le raffinement des comportements accroît les distances, dicte la séparation. Si l'on ne reçoit plus que ceux qui partagent les mêmes codes de politesse, on peut entendre la trahison des mœurs antiques que tentent de réhabiliter les défenseurs du gentleman anglais, ainsi Richard Braun Wait en 1630. Il évoque la nécessité de la magnificence de l'accueil aux étrangers, mais il y introduit une dimension de modération et de prudence qui transfère les vertus de la maison au comportement individuel. Progressivement la vogue de la littérature exaltant le *country gentleman*, la poésie, les éloges, les épitaphes révèlent un monde en train de disparaître, un autre en train de se développer. C'est celui de la gentry avec ses rôles locaux et le désir de regrouper la société rurale dans ses chasses, ses réceptions. Le livre de Sir John Oglander de Wigh (1620–1650) montre clairement cet espace dominé par le voisinage et le paternalisme de voisinage. Pour les clercs anglicans qui participent à ce changement, l'enjeu est plus orienté vers les nouvelles pratiques de pauvreté qui sélectionnent bons et mauvais pauvres, vagabonds et mendiants étant exclus par la législation et son application dans les paroisses. Les transformations religieuses ont accentué l'individualisation des secours et en même temps l'aspiration du bas clergé à entrer dans la chaîne de la mobilité. Une hospitalité chaude, à l'antique, tente de se survivre dans les gestes de la gentry, en milieu urbain, elle est entretenue dans ceux des corps; une hospitalité froide entraîne collectifs paroissiaux et aristocrates absentéistes. La séparation entre les catégories sociales s'instaure comme l'opposition entre régions touchées par le développement agricole, industriel urbain et les centres.

Les vieux gestes survivent dans les calendriers économiques, marchés foires et surtout religieux avec les fêtes traditionnelles et de réunion inter paroisses, avec les rencontres politiques, élections, assises. La générosité se fige dans une relation inégalitaire, toujours distinctive mais en recul. Dans l'hospitalité anglaise, la prédication puritaine et sectaire dénonce le gaspillage populaire, l'honneur des hôtes se survit comme il peut, la connaissance réduite et sélective du voisinage et la distanciation établie entre les groupes sociaux. Une formalisation des pratiques a fait reculer la vieille hospitalité dont se moque Thomas Smollet. Deux figures sont centrales à partir du XVII^e siècle: le pauvre frappé d'exclusion et de laïcisation, l'étranger marqué par la méfiance et la fascination. Felicity Hall invite à réfléchir au paradoxe que formule le chevalier de Jaucourt dans l'Encyclopédie, quand l'Europe devient voyageuse et mobile, l'hospitalité décline. Le recul ne se fait pas partout au même rythme,

mais partout l'individualisme religieux et économique, l'action puritaine, le développement font progresser les attitudes privées, grignotant l'espace du don.

L'hospitalité orientale (XVI^e–XVII^e siècles)

Comparer l'expérience des voyageurs et la fable, les discours moraux et les pratiques sociales montre un rapport à une réalité qui n'est pas immuable. Dans la tradition française, une évolution comparable à celle de l'Angleterre est vraisemblable, mais doit être prouvée encore. Une même référence chrétienne, une même civilisation aristocratique de l'honneur et de la libéralité, un même système complexe de relations et de contraintes sociales diversifiées entre campagnes et villes règnent de part et d'autre de la Manche. Le monarchisme français, le rôle du clergé paroissial répondent depuis longtemps à l'obligation charitable. L'hospitalité dans le royaume du roi très chrétien renvoie à deux acceptions complémentaires également au sens étroit, c'est une séquence d'actions particulières, accueillir, nourrir, loger, respecter les lois hospitalières, au sens large, elle s'assimile à une attitude ouverte et bienveillante envers l'étranger. C'est ce que va permettre d'entrevoir les références des voyages orientaux³¹.

En Orient, les voyageurs français sont confrontés au nomadisme qui s'inscrit dans un milieu d'affrontement entre les clans, dans la hiérarchie des organisations tribales et qui trouve dans l'hospitalité un moyen de contrebalancer les actions hostiles. Elle sacralise des lieux et des objets, l'eau et le puits, le pain et le sel qui renvoient à une définition religieuse fondamentale inscrite dans le Coran³². Entre les conceptions préislamiques, coraniques et modernes, la religion et le droit donnent la définition des devoirs de communauté ou de suffisance. Donne leur droit au proche, au pauvre, au voyageur! C'est un bien pour ceux qui désirent la face d'Allah et ceux-là seront les bienheureux³³. L'accueil est comme en Occident acte religieux, acte social. L'hospitalité renforce une cohésion, garantit aux inférieurs une défense contre les abus dont pourrait toujours profiter l'hôte indélicat. L'horizon d'attente des auteurs et des lecteurs des récits de voyageurs venus d'Occident n'est pas totalement séparé des pratiques orientales, on retrouve dans la gentilhommerie du XVI^e siècle, ainsi avec Gilles de Gouberville ou avec Montaigne, des gestes et des comportements motivés par la foi et l'honneur, mais que déjà transforment les besoins de l'économie et l'accélération des voyages³⁴. La position sociale du voyageur modifie sa perception hospitalière car renvoie à des expressions différentes de la culture matérielle, des relations induites par le status, de la culture intellectuelle renvoyant à l'humanisme antique et dictant une ouverture variable à la nouveauté, des objectifs variés aussi dans le voyage. Le simple pèlerin, tel le Seige se contente d'un accueil sommaire, alors que l'ambassadeur, le diplomate comme MM. d'Aramon ou Chesneau ont des exigences plus relevées. La

31 V. MEYZIE, *L'histoire et l'accueil dans les récits de voyages français du XVI^e siècle en Orient et aux Amériques*, Mémoire de maîtrise, Paris I, 1994.

32 L. GARDET, *Les histoires de l'Islam, approche des mentalités*, Paris 1977, p. 36–37.

33 Coran, trad. BLACHÈRE, Paris 1980, Sourate XXX, p. 433.

34 M. FOISIL, *Le Sire de Gouberville*, Paris, 1981, p. 181–191; M. de Montaigne, *Journal de Voyage*, éd. par F. GARAVINI, Paris 1983, p. 24–25, 101–105, 127.

seule connaissance historique ou écrite de la civilisation musulmane peut induire des attitudes a priori favorables comme pour Guillaume Postel³⁵. Ce que transmettent les récits c'est la vision différenciée d'un cadre matériel, c'est la conscience d'un écart par rapport à la religion et au droit, c'est aussi une lecture politique.

L'occidental découvre un orient sans auberge, mais des structures d'accueil originales, les *fondiques* à fonction commerciale dont le modèle est celui d'Alexandrie, montrant l'exemple d'un espace clos, contrôlé, protecteur comparé dans son architecture aux monastères mais lié à l'économie d'échange. Loué, il accueille et protège les nations étrangères. Les caravansérails assurent, eux, des fonctions sommaires mais efficaces d'hôtelleries³⁶, que les voyageurs trouvent cependant rudimentaires; ainsi maître Jean Gaisot à Constantinople ou Jacques Thénaud sur les grands chemins. Correspondant souvent à des fonctions pieuses et aristocratiques, ils matérialisent le devoir hospitalier, la générosité et le pouvoir social. Surtout Foundouk et Caravansérail dans leurs diversités montrent l'écart des habitudes, les différences de perception, bruits, odeurs, mouvements, encombrement des bêtes, des hommes, se retrouvent dans des descriptions, révélatrices de l'écart. Celui-ci explique l'éloge des institutions correspondant aux modèles européens, l'accueil des compatriotes, la générosité des communautés étrangères du quartier de Péra, la présence des religieux hospitaliers accueillant aux pèlerins collectivement ou individuellement. La préférence accordée à ces institutions familières traduit le dépaysement qu'explique l'originalité juridique et religieuse de l'Orient musulman.

Ce sont le droit religieux et civil qui fixent les normes hospitalières. Les récits les transmettent aux lecteurs, car leur connaissance peut garantir le succès du voyage³⁷. Il faut respecter les interdits, ne pas entrer dans les mosquées, ne pas afficher une excessive richesse qui peut mettre en péril. La réglementation qui est la conséquence logique du statut de l'étranger chrétien en terre d'Islam, étranger de passage, il est assimilé à l'ensemble des non-croyants et la tolérance le protège s'il n'injurie pas la religion, ne porte pas d'armes, ne monte pas à cheval en principe. C'est pour les voyageurs un cadre arbitraire, mais qui garantit la production du sultan responsable des routes et des pèlerinages. La sécurité dépend du droit, le gîte et le couvert des coutumes. La relation est concrétisée par la délivrance de sauf-conduit, avec les capitulations de 1535-1536, de règles plus précises pour les Francs et le droit de pavillon. Les dons des diplomates aux autorités s'apparentent à l'échange de présent de l'économie du don et concilie l'exigence du tribut que le sultan est en droit de réclamer. C'est un présent et un signe de soumission masqué, sauvegardant les intérêts de l'hôte et de l'invité. Les devoirs matériels des voyageurs sont toujours rappelés, pas de vêtements occidentaux, pas de couleur verte, pas de cheval sauf comme signe d'un honneur reconnu et parce que la civilisation musulmane accorde aux chevaux une place culturelle centrale. Les cadeaux de chevaux sont en principe interdits comme leur commerce, mais l'on sait la vogue commencée de l'Arabe sous ses divers aspects pour les écuyers d'Occident. L'inhospitalité décrite par les voyageurs peut corres-

35 V. MEYZIE (voir n. 31) p. 18-21; Y. BERNARD, *L'orient du XVI^e siècle à travers les récits de voyageurs français*, Paris 1988, p. 24-31.

36 Y. BERNARD (voir n. 35) p. 125-127.

37 V. MEYZIE (voir n. 31) p. 41-59.

pondre au non-respect de ses règles, mais aussi à un décalage culturel, les tribus, les pillards, les communautés peuvent alors refuser ou rejeter l'étranger, ou encore le faire payer. L'ensemble des populations ottomanes sont moins accueillantes que les élites, plus agressives; jets de pierre, injures, pillages ne sont pas rares, l'accueil généreux se change en rejet violent comme le constate M. de Nicolay à Alger en 1551. La complexité de la relation a pu renforcer les visiteurs dans leur vision simplificatrice et méfiante qui repose sur le décalage important entre les classes populaires et les classes dirigeantes qui ne parviennent pas à faire intégrer leurs sujets la nécessité d'un accueil nécessaire à l'économie et à la diplomatie.

C'est pourquoi l'hospitalité du sultan relève de la sphère politique et se traduit pour les ambassadeurs dans un rituel de puissance et l'accueil va dépendre de la conjoncture particulière des relations diplomatiques. L'hospitalité des classes dirigeantes suit le modèle du sultan, celle des populations est plus intéressée et encore plus variable. Avec le XVI^e siècle, l'Occident amorce sa pénétration de l'Orient, et le rapport créé va peu à peu imposer une reconnaissance partielle et localisée des pratiques occidentales, dictée par les intérêts réciproques. Les notables musulmans associent encore évergétisme et don avec les aspects profitables, échange mais réciprocité des devoirs. Les voyageurs occidentaux affirment leurs préférences pour les modèles occidentaux et recherchent l'hospitalité des compatriotes, des consuls et des ambassadeurs. La mobilité ne correspond pas ici à la recherche du dépaysement et à un éloge de l'adaptation, elle induit un respect d'exigences liées à l'honneur nobiliaire, à la pratique de l'hospitalité chrétienne, à la libéralité qu'on doit aux compatriotes. L'hospitalité occidentale n'a pas réussi à effacer les préjugés et la fidélité aux origines.

Nouveaux exotismes hospitaliers

Il faut de nouveaux exotismes pour bouleverser quelque peu cet horizon de rencontre. Avec les grandes découvertes, les voyageurs européens découvrent des mondes nouveaux abordés sans références historiques précises, sans horizon d'attente hérité même si les références culturelles à l'antiquité par exemple interviennent dans la description. De surcroît, les peuples nouveaux ont derrière eux un passé et devant eux un avenir souvent tragique, une évolution qui s'accélère au XVI^e et aux XVII^e siècles. Dès ce moment, il y a un essai de compréhension d'une hospitalité somme toute favorable et où l'étonnement cède la place à une lecture universaliste et chrétienne ainsi chez A. Thevet ou Jean de Léry³⁸. Les sauvages bons ou mauvais apportent alors argument aux thèses favorables ou défavorables à l'humanité indienne. Pour les découvreurs, il y a peu à peu nécessité de respecter les rites pour être accueilli et obligation de donner après avoir reçu. L'accueil des nouveaux mondes est général, du Brésil de Thevet au Canada de Jacques Cartier, il dépend du respect des pratiques qui font le passage et établissent les limites. Leur non-respect peut entraîner le massacre, ce qui arrive aux marins de M. de Laudonnière qui ont transgressé la réserve spatiale et dilapidé leur capital symbolique. L'attitude des populations varie dans le temps et s'explique par la continuité des contacts, l'hostilité

38 M. T. HODGEN, *Early Anthropology in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, Londres 1964; F. LESTRINGANT, *Le Huguenot et le Sauvage*, 1980, et son édition de Thévet.

et l'échange intéressés perturbent une hospitalité trop vite ressentie comme naturelle, mais soumise aux aléas de la colonisation. S'adapter à l'accueil indien avec ses rites, un respect nécessaire de la religion et de la culture, permet aux colonisateurs de détourner à leur profit le système du don et en échange d'un comportement adéquat de bénéficier d'un accueil plus favorable que celui qui est réservé aux Espagnols ou aux Portugais, voire aux Anglais. On assiste à une mercantilisation des pratiques d'hospitalité³⁹. L'échange inégal peut alors entraîner la dégradation des relations et de l'échec comme au Brésil, plus tard en Amérique du Nord où le peuplement à la française prend un autre rythme. L'exemple des Indiens de la Renaissance a un avantage, car il montre comment aucune fraction de l'humanité n'échappe à une définition historique du rapport étranger-autochtone et à son évolution. L'hospitalité est une des façons dont se lit l'altérité. Celle-ci est d'abord finalisée moins pour constituer une vraie connaissance des autres que pour travailler à la seule science digne de ce nom qui retrouve derrière les êtres et les choses la volonté de Dieu⁴⁰. Récits de voyageur ou recueils de coutumes esquissent cependant une manière de comprendre le monde et d'enseigner le sens de la relativité des croyances et des mœurs, qui se dépouille progressivement de leur parure fabuleuse et enchanteuse. *La vérité, dit Sir Francis Raleigh, est que toutes les nations, si éloignées soient-elles, étant toutes composées de créatures raisonnables, et ayant une seule et même imagination, ont inventé selon leurs moyens et leurs matériaux les mêmes choses*⁴¹. Au lointain dans le temps s'ajoute désormais le lointain dans l'espace.

Les Lumières reprendront en main cet héritage. Diderot qui dénonce avec vigueur la duperie des récits de voyages, l'homme contemplatif est sédentaire et le voyageur est ignorant et menteur. Il voyage peu, huit mois en Hollande, cinq en Russie, mais il affectionne son pays pour faire place à Langres et à la réalité provinciale dans son œuvre romanesque ou épistolaire, Diderot a cependant trouvé dans le voyage lointain une source exemplaire d'inspiration. Commentant le voyage du navigateur Bougainville dont il apprécie l'écriture et le sens de l'évasion exotique, il imagine un univers où l'hospitalité a pour fonction de nous renvoyer à nous-mêmes. Une vie sauvage sans loi, sans foi, sans contrainte sexuelle, libérale et généreuse, simple par comparaison avec nos sociétés qui sont des machines si compliquées enseigne la possibilité de construire un monde plus libre, conciliant plaisir, bonheur, vertu paisible⁴².

Le philosophe qui projette sur la nature et la culture tahitiennes l'idée d'une sexualité instinctuelle⁴³ confie au sauvage Orou (l'Aotourou mentionné par M. de Bougainville) le soin de réintroduire la relation sexuelle dans la relation hospitalière. *Soyez témoin par la pensée, de ce spectacle d'hospitalité; et dites-moi comment vous trouvez l'espèce humaine ... Elles le déshabillèrent, lui lavèrent le visage, les mains et les pieds, et lui servirent un repas sain et frugal. Lorsqu'il fut sur le point de se coucher, Orou qui s'était absenté avec sa famille, reparut, lui présente sa femme et ses trois*

39 V. MEYZIE (voir n. 31) p. 88-105.

40 N. PELLEGRIN, *Vêtements de peau et de plumes: la nudité des Indiens et la diversité du monde*, op. cit., Voyage à la Renaissance, 1987, p. 509-530.

41 M.-M. MARTINET, *Voyage de découverte et histoire des Civilisations*, Voyage à la Renaissance, op. cit., 1987, p. 281-301.

42 G. STENGHERT, *L'horreur du voyage*, in: *Le Magazine Littéraire* 391 (2000) p. 30-33.

43 R. SCHÉREK (voir n. 4) p. 117-118.

*filles nues, et lui dit: Tu as soupé, tu es jeune, tu te portes bien; si tu dors seul, tu dormiras mal; l'homme a besoin la nuit d'une compagne à son côté. Voilà ma femme, voilà ma fille: choisis celle qui te convient; mais si tu veux m'obliger, tu donneras la préférence à la plus jeune de mes filles qui n'a point encore eu d'enfants*⁴⁴. La malice de Diderot c'est qu'il fait de l'hôte d'Orou l'aumônier de l'équipage et redouble son propos par la critique du célibat ecclésiastique, donc de l'éloge d'une liberté sexuelle populationniste. L'impertinence renvoie d'une part à l'exemple de toutes les hôteses aux bras ouverts qui peuplent depuis l'«Odyssée» l'évocation des voyages, mais aussi à l'injonction essentielle que, plutôt, il mettait dans la bouche du vieillard au départ de Bougainville pour dénoncer la folie de l'Europe: *Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive: nous sommes innocents, nous sommes heureux; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien ... Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes; nous ne voulons point trop ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières*⁴⁵. La rencontre hospitalière livre dans son miroir la facticité de notre mode, un mythe politique, pour convaincre de réfléchir à la possibilité d'un état policé, possiblement concilié avec la liberté de la nature⁴⁶.

44 DIDEROT, Œuvres, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1962, p. 974–975.

45 DIDEROT (voir n. 44) p. 970–971.

46 M. DUCHET, Anthropologie et histoire au siècle des Lumières, Paris 1971, p. 452–463.